Arts et scènes

Les héros autistes, chéris des auteurs romands

Les écrivains romands Mélanie Richoz, Daniel Fazan et Pierre Lepori publient tous trois un roman dans lequel un personnage est atteint d'autisme. Ils nous expliquent leur fascination du «penser autrement»

Marianne Grosjean

L'autisme se porte bien dans la fiction. Dernièrement, trois auteurs romands ont mis en scène un héros atteint du syndrome d'Asperger. *J'ai tué papa*, de Mélanie Richoz, qui est disponible dès aujourd'hui en librairie, est le dernier en date. L'auteure fribourgeoise, également ergothérapeute, connaît bien le sujet puisqu'elle coanime des ateliers de socialisation avec une collègue: «Nous avons créé une méthode pour apprendre aux enfants autistes à vivre en groupe. À dire bonjour, à se regarder, à ne pas tourner le dos à son interlocuteur, à décoder l'humour. Ce qui relève de l'intuition chez les enfants «ordinaires» ne va pas de soi pour un enfant autiste.»

Par son livre, touchant et joliment construit sur le plan stylistique (*lire ci-dessous*), Mélanie Richoz a souhaité sensibiliser les lecteurs aux différentes façons de raisonner des personnes autistes, qui peuvent créer des échecs de communication plus ou moins traumatisants. «Je me suis inspirée d'anecdotes réelles, dont j'ai eu connaissance pendant les ateliers que je donne. Par exemple, un enfant dessine une taupe à l'école, puis recouvre la page entière au crayon brun. Pourquoi? Parce que dans son environnement naturel, la taupe est cachée dans la terre. Sa maîtresse, croyant qu'il se moquait d'elle, déchire son dessin.» Elle ajoute que la plupart de ses «petits patients» subissent des brimades à l'école en raison de leur différence.

Avec «J'ai tué papa», Mélanie Richoz a souhaité sensibiliser les lecteurs aux différentes façons de raisonner des personnes autistes. PHILIPPE MAEDER

De l'idiotie au génie

De son côté, Daniel Fazan conte l'histoire d'un enfant appelé Bad – diminutif de Badadia, le surnom donné aux idiots du village – fasciné par les chiffres depuis son plus jeune âge. «C'est peut-être un génie en maths, mais c'est un handicapé des sentiments. Tandis que sa mère se révèle finalement aussi un peu autiste en cherchant de l'affection là où elle n'en trouvera jamais, auprès de ce fils parti loin d'elle», nous explique l'auteur et ancien journaliste vaudois. Dans sa fable, il dénonce également «l'hypocrisie» du village, qui raille l'enfant bizarre avant de s'enorgueillir d'être la cité natale du génie que s'arracheront bases militaires et services secrets des puissances étrangères. Dans le roman pourtant, on n'accède jamais à l'intériorité de Bad. Pourquoi? «On ne peut pas vraiment rentrer dans la tête d'un génie», explique Fazan.

Pour nuancer l'idée reçue qu'un autiste est forcément surdoué en maths, Mélanie Richoz explique que les enfants dont elle s'occupe «présentent tous des intérêts spécifiques qui les passionnent, comme les dinosaures, les planètes, les chevaliers, etc.». Ainsi que des phobies parfois envahissantes, jusqu'à la maniaquerie: «J'ai connu un garçon qui ne supportait pas que des humains puissent être exploités, notamment dans les pays défavorisés: il devait s'assurer de la provenance de chaque crayon, de chaque jeu avant de pouvoir les utiliser.»

Personnages marginaux

Dans *Comme un chien*, le journaliste radio et auteur Pierre Lepori met en scène Mork, adolescent surdoué en photo et atteint du syndrome d'Asperger. «J'ai une sœur qui a travaillé avec des enfants autistes, je me suis beaucoup inspiré de son expérience pour décrire Mork», confie-t-il. L'écrivain valdotessinois s'est toujours penché sur les personnages marginaux dans ses romans. «Etant homosexuel, je suis sensible à la notion d'anormalité. Il est important de se rappeler que la réalité en soi n'existe pas, que celui qui pense différemment n'est pas forcément malade ou inutile.» De manière générale, Pierre Lepori est convaincu que le handicap s'affirme plus dans l'art: «Il y a de plus en plus de troupes de théâtre professionnelles constituées de handicapés mentaux ou physiques. C'est un progrès.»

Critiques

Marianne Grosjean

«J'ai tué papa»
Mélanie Richoz, Ed. Slatkine, 96 p.
★★★★★

Touchant dino

La plupart du temps, on est dans la tête d'Antoine, 10 ans, autiste. On comprend ainsi pourquoi les aliments doivent être teints en vert pour être mangés – ben oui, les diplodocus n'aiment que le vert –, comment le parfum trop fort de la maîtresse d'école étouffe le monde ou encore que l'humour est plus facilement repéré par écrit, surtout accompagné d'un smiley. Avec un regard sensible et une jolie plume, Mélanie Richoz nous ouvre une petite lucarne sur l'intériorité foisonnante d'un enfant autiste.

«Bad»
Daniel Fazan, Ed. Olivier Morattel, 129 p.
★★★★★

Drôle de fable

Le petit Bad voue une passion pour les chiffres depuis son plus jeune âge. Surdoué en calcul, il se mettra, une fois devenu adulte, au service de puissances étrangères, des Américains aux Coréens en passant par les Iraniens. Sa mère tente d'attirer son attention en devenant une femme exceptionnelle elle aussi, et devient une Miss Monde du 4e âge.
Avec humour – «Il comptait les pavés, les dames et les voitures grises. (...)
Je pouvais lui demander combien d'Africains on avait croisé depuis ce matin. De plus, il comptait les métis à moitié et les additionnait à cinquante pour cent.» – Daniel Fazan nous entraîne sans peine dans cette sorte de fable moderne. Quelques longueurs sont tout de même à déplorer dans le texte.

«Comme un chien»
Pierre Lepori, Ed. d'En Bas, 103 p.
★★★★★

De l'intime au polar surprise

Thomas, photographe quadragénaire, se rend dans les Préalpes suisses au chevet de sa sœur malade. Leur complicité ravive des souvenirs familiaux douloureux. Il sympathise avec Mork, un jeune homme du village légèrement autiste, qui se retrouvera bien malgré lui au cœur d'une affaire criminelle.
Démarrant dans une atmosphère intime, le roman se transforme en polar.
Bien écrit, le récit dresse quelques portraits désopilants, comme lors du Nouvel-An au gymnase: «Les dames aux tartes étaient alignées en costume traditionnel. (...) Elles proposaient des gâteaux glaireux, comme si une armée d'escargots avait passé sur les tables garnies.»

Cinéma

Une comédie israélienne fait le buzz avant sa sortie

Une comédie israélienne évoquant les tensions nucléaires avec l'Iran, qui doit sortir le 10 septembre en Israël, a créé un buzz dans l'Etat hébreu: une mystérieuse affiche géante annonce l'ouverture d'une ambassade d'Iran à Tel-Aviv.
Israël et l'Iran ont rompu leurs relations diplomatiques depuis 1979 et le premier ministre israélien Benjamin Netanyahou n'a de cesse de dénoncer une «menace» iranienne.
Intrigués par cette affiche mystérieuse, les internautes ont multiplié les hypothèses sur les réseaux sociaux: annonce de l'ouverture d'un restaurant avec des spécialités iraniennes? Appel d'associations en faveur d'un dialogue avec la République islamique? Projet artistique?
Jeudi, les producteurs d'*Atomic Falafel*, un film évoquant avec humour les tensions sur le nucléaire entre l'Iran et Israël, ont révélé être à l'origine de l'affiche et d'un coup publicitaire pour promouvoir ce long-métrage réalisé par Dror Shaul.
La comédie raconte la rencontre virtuelle de deux jeunes filles, une Iranienne et une Israélienne, vivant dans des villes dotées de sites nucléaires. Elles se partagent des secrets d'Etat afin d'éviter un affrontement voulu par l'ancienne génération des deux pays ennemis.
Le réalisateur, auteur dans le passé de clips électoraux pour un parti de la gauche israélienne, présente le film comme un divertissement sans prétention et se dit animé d'intentions pacifiques. **ATS**

PUBLICITÉ